

**Les croisades étaient prêchées au peuple de toutes les conditions, sur la place publique, nouveau Forum, en présence des barons, des nobles dames, des bourgeois en chaperons, des hommes d'armes, et des pauvres serfs couverts de bure.**

**(CAPEFIGUEZ.)**

---

**LA SIRE**

*De Tizé.*

---

**AOUT 1228.**

---

À quelque distance de Rennes et du chemin inégal qui conduit à la baronnie de Vitré, au bord de la rivière de Vilaine, — caché sous un vieux chêne, à l'approche de la nuit, un jeune homme d'une taille élevée, et en simple pourpoint gris, renouvelle de temps en temps, avec précaution,

un signal qui reste sans réponse. De l'autre côté de l'eau s'élève un castel dont une des fenêtres fixe son attention ; ses yeux ne la quittent que pour se diriger vers une petite porte située immédiatement au-dessous. Aucun mouvement ne se fait sentir, ni à l'une, ni à l'autre ; le claquet du moulin seigneurial trouble seul au loin, de son bruit monotone, le calme d'une belle nuit du mois d'août ; l'eau coule avec un léger bruissement ; la lune argente les bords de quelques nuages errans, et les chênes projettent leur ombre immense le long des grandes prairies. L'impatience du jeune homme s'accroît à chaque instant. Son cœur ne devine guère ce qui se passe derrière ces vieux murs que son œil voudrait percer.

Dans une vaste salle, au premier étage du noble castel, devant une table sculptée,

sur laquelle sont placés un large vase d'étain et trois *hanaps*, ou coupes de corne, trois hommes assis dans de grands fauteuils de tapisserie à dossier élevé terminé en ogive, conversent entre eux d'un ton animé. Le premier est le fameux Raoul de Cesson, châtelain de Tizé, aux formes puissantes, si utiles et si respectées à cette époque; l'une de ses mains est étendue sur la table, près d'un hanap orné d'un cercle d'argent, et l'autre tient l'oreille d'un beau chien de chasse, dont la tête repose complaisamment sur son large genou. — Le second personnage est messire Alain, seigneur de Brais, surnommé le Jambu, qui est venu ce soir-là pour affaire importante visiter, après la chasse, son voisin, le sire de Tizé. — Enfin, le troisième, d'une stature moins élevée, mais d'un embonpoint non moins respectable, est revêtu de

l'humble bure des monastères, et assis entre les deux redoutables sires.

— Mes nobles Seigneurs, disait-il, se tournant tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, Dieu appelle encore ses enfans en Palestine, à la délivrance des saints lieux. Nos frères d'Orient nous tendent des mains suppliantes. Jérusalem va périr sous le fer des infidèles. Hâtez-vous, mes vaillans Sires, d'y porter vos redoutables épées. Votre ancien suzerain (1), Pierre de Dreux, expiant enfin ses torts envers les ministres de l'Église, et les erreurs pour lesquelles son peuple lui infligea le nom de *Mauclerc*, va joindre ses pennons de simple sire à l'oriflamme du bon roi de France, Louis IX,

(1) Pierre II, dit Mauclerc, duc de Bretagne, abdiqua en faveur de son fils, Jean I<sup>er</sup>, dit le Roux, au mois de novembre 1237, après avoir été vaincu par Saint-Louis, et prit le titre de chevalier de Braine (près Soissons), où il alla rejoindre ses ancêtres dans leurs tombeaux, après la bataille de la Massoure, à laquelle il n'échappa que pour mourir en mer dans la traversée, en 1250.

qui brûle du pieux désir d'acquitter enfin son vœu. Le père des chrétiens, l'évêque de Rome et du monde, Innocent IV, réfugié à Lyon, à l'abri des persécutions de l'impie Frédéric II, empereur d'Allemagne, a entendu, dans un concile, le récit des maux qui désolent la chrétienté en Orient. L'évêque de Béryte, député par ses frères pour implorer nos secours, et l'empereur latin, Beaudouin II, qui règne à Constantinople, ont ému jusqu'aux larmes les évêques et les cardinaux : ces derniers y ont revêtu, par ordre du pape, la robe et le chapeau rouge, qu'ils porteront toujours désormais, comme un symbole de la persécution et du sang. Le pieux cardinal Eudes de Châteauroux est venu en France publier et faire exécuter les décrets du concile. Le duc de Bretagne, écoutant enfin les conseils de son clergé, a permis

qu'on prêchât la croisade dans ses états.  
— Dieu le veut ! — Dieu le veut ! — mes nobles Seigneurs. Que ce soit là votre cri de guerre ! qu'il réunisse au plus tôt vos hommes d'armes ! Marchez, marchez à la guerre de Dieu ! Recevez de ma main cette croix de soie rouge : que, cousue sur l'épaule droite de vos manteaux, ou sur le front de vos casques, elle atteste à tous vos vassaux le vœu sacré que vous aurez formé ! Quel sera celui qui refusera de suivre votre exemple ? Demain matin, après le saint office, je distribuerai, dans l'église de Cesson, des croix que l'on s'empres- sera de venir chercher, en voyant les vô- tres. Louis IX a donné lui-même à ses cour- tisans, la veille de Noël, des capes four- rées, ornées de croix et de broderies de soie et d'or : c'est par cette sainte ruse qu'il a mérité le surnom glorieux d'*adroit pé-*

*cheur d'hommes.* Que, dans vos domaines, tout ce qui est en âge de revêtir la cotte de mailles ou de soulever la hache d'armes reçoive de vous le signe des croisés, et vienne demain prêter son vœu au pied de l'autel. Vous y serez, oui, vous y serez les premiers, je le lis dans vos yeux, mes nobles Sires. Dieu le veut! — Dieu le veut! —

— Dieu le veut! s'écria le sire de Tizé d'une voix tonnante qui fit résonner la salle et tressaillir son chien favori; Dieu le veut! oui, mon père; et maudit soit celui dont l'oreille se fermera à sa voix puissante! Mon sang bouillonne à l'idée de trancher par milliers, de ma bonne épée à deux mains, les têtes de ces chiens d'infidèles. Donnez, donnez, mon père, que j'attache à l'instant même cette croix sur mon pourpoint! C'est un signal de mort pour le

ennemis du Christ et les lâches qui hésiteront à marcher à la délivrance des saints lieux.

Ces dernières paroles, proférées avec colère, et peut-être avec intention, par le sire de Tizé, en regardant sire Alain le Jambu, qui gardait le silence, les yeux fixés sur la table, réveillèrent celui-ci de son apparente léthargie.

— Sire Raoul, dit-il sans lever ses regards, feu sans flamme n'en est pas moins brûlant. J'ai un fils, il partira à la tête de mes vassaux. Mais combien j'envie aujourd'hui votre sort, sire Raoul! Vos riches domaines, libres de toute dette, vont vous procurer en abondance de beaux et bons écus d'or à la couronne, pour subvenir aux frais du voyage. Par saint Gréal! mes pauvres fiefs, déjà obérés par mon aïeul, au temps de la première croisade,

trouveront-ils un Juif qui consente à me prêter un seul florin sur leur gage?

— Dieu vous garde, noble Seigneur, de traiter jamais avec un Juif! dit le révérend en se signant. *Jesus, Maria!* un Juif dans une si sainte cause! Ne vous inquiétez pas, sire Alain; mon couvent se chargera de vous procurer de l'argent, et de payer les dettes qui pèsent sur vos domaines, pourvu qu'une donation, revêtue de votre croix et du sceau de vos armes, remplace, dans les mains de mes pieux frères, l'or dont ils se priveront pour vous. A votre retour de la Terre-Sainte, les riches dépouilles des infidèles, ou quelque bonne sainte relique sauvée de leurs mains impies, vous permettront de racheter vos biens.

Sire Alain garda le silence.

— Malédiction sur moi, s'écria Raoul

de Cesson, si j'osais engager une seule tourelle du manoir de mes pères ! Malheur à celui qui songerait à s'en emparer en mon absence ! Je reviendrais du tombeau pour lui ravir sa proie. Le château de mes nobles ancêtres, le berceau de ma famille, avec ses prairies, ses moulins et ses péages, est un joyau qui ne me quittera point, que je veux conserver intact pour le noble époux de ma fille unique, la gente damoiselle Ludovie.

— Ces nobles sentimens vous honorent, redoutable Seigneur, dit le révérend d'un son de voix affectueux. Vous ne serez point forcé d'engager votre manoir : un seul de vos vastes et nombreux domaines suffira. Cependant, si Dieu voulait!....

— J'irais puiser dans vos coffres, mon père, au nom du Seigneur ! et je viendrais y verser, à mon retour, le riche butin que j'aurais fait sur les infidèles. Mon bras et

mon épée ne sont-ils pas des gages assez sûrs?

A ces mots, sire Alain le Jambu fit un bond sur son siège, qui craqua de toutes parts :

— Par mon saint patron! s'écria-t-il, mon épée vaut la vôtre, sire Raoul, et le révérend ne refusera pas d'accepter pour gage le butin qu'elle fera sur les infidèles. Un Juif maudit aurait de la peine à prêter sur un pareil nantissement; mais votre couvent, mon père, pour la cause de Dieu!....

— Les Juifs! avez-vous dit, sire Alain, interrompit le frère, il leur faudra bien rendre gorge; et si vous en avez pour créanciers, Messirés, voilà une belle occasion d'obtenir quittance. J'espère que le duc Jean leur fera, bon gré mal gré, prêter aux chrétiens l'or qu'ils leur volent chaque jour par l'usure.

— Par saint Marc ! qu'il m'en tombe un sous la main ! dit le sire de Cesson, en comprimant avec vigueur l'oreille de son chien. Le pauvre animal poussa un cri aigu, et jeta à son maître un regard suppliant qui lui valut quelques caresses.

Pendant cette conversation, une petite porte entr'ouverte dans un des angles de la vaste salle, laisse apercevoir la tête d'une jeune fille qui semble les écouter avec un intérêt inquiet.

L'entretien des nobles seigneurs et du frère fut long. Ils se séparèrent enfin, en promettant de se retrouver le lendemain matin à la cérémonie qui devait avoir lieu en l'église de Cesson.

La jeune fille disparaît aussitôt, et descend à pas rapides le vaste escalier tournant, dont les larges marches de granit

pivotent sur une colonne de tuf, autour de laquelle serpente une guirlande de fleurs sculptées avec art. Un jour faible y pénètre encore par les trois rangs de petites ouvertures cintrées et en colonnades qui s'ouvrent, l'une oblique au sol, les deux autres horizontales et parallèles, dans le mur épais où les marches viennent, en circuitant, chercher un appui. Au bas de cet escalier, la jeune fille s'échappe par une porte étroite, et parvient, à travers de sombres corridors, dans un petit parterre qu'elle cultive elle-même, à l'angle formé par divers corps-de-logis, sur le bord de la rivière. Elle s'approche de l'eau jusqu'à mouiller ses pieds; ses yeux sont fixés sur l'autre rive; elle prête l'oreille, regarde autour d'elle, et n'ose proférer aucun son. Bientôt le chant d'une rouge-gorge se fait entendre; elle répond par un son pareil.

Sa main lance sur l'onde une ardoise légère qui court en ricochant à l'autre bord (1). Puis, d'un mouvement rapide et silencieux, elle regagne l'étroite porte et les longs corridors; mais en fuyant, elle sent un léger bruit derrière elle, et croit voir une ombre se glisser le long des murs. Palpitante, elle monte dans une petite chambre ayant vue sur la rivière, et là, près d'une fenêtre entr'ouverte, elle écoute et regarde, osant à peine respirer.

Bientôt elle est rappelée à elle-même par la voix de son redoutable père, qui disait en sortant de l'appartement voisin :

— Oui, prudente et noble dame de Tizé,

(1) Écrire était alors science exclusive de *clergie*. Nos jeunes gens suppléaient à leur ignorance forcée, par quelques signes simples, tracés avec un stylet de bois ou de pierre, sur la surface polie du schiste qu'on nomme ardoise, assez commun dans cette contrée. Une croix voulait dire : Espoir ! Une épée, malheur ! Ce soir là c'était une croix.

vous n'avez pas voulu m'en croire, ces enfans s'aiment malgré ma défense ; mais patience ! j'y mettrai bon ordre. Sire Arthur, le beau damoiseau, sera le premier à prendre la croix : je me charge de la coudre sur son mantel.

A peine est-il retiré, Ludovie, les yeux humides, court se jeter dans les bras de sa mère, qui la plaint, la blâme et la console. Elle lui apprend qu'un Juif étant venu ce soir-là demander l'hospitalité dans les cours du château, elle l'a fait mander pour s'informer de lui, en secret, s'il pourra leur procurer l'argent nécessaire à l'accomplissement de leur projet.

— Ma mère, dit Ludovie, Arthur consentira-t-il ?

— Ma fille, répondit la dame, pourquoi

l'honneur d'Arthur serait-il plus scrupuleux que celui de tant d'autres seigneurs qui ne sont pas d'un moindre lignage?

— Vous le supplierez, ma bonne mère, par tout ce qu'il a de plus cher au monde, n'est-il pas vrai? Oh! oui, j'en ai l'espérance, vous le persuaderez.....

A ces mots, des cris confus se firent entendre dans la première cour du château. Les deux femmes, inquiètes, se dirigent, d'un même mouvement, vers la fenêtre. Elles aperçoivent le malheureux Juif se débattant entre les mains de deux hommes d'armes suivis du sire de Tizé et de tous les domestiques du château, qui l'accablent d'injures. Il est bientôt enfermé dans la grosse tour, où se trouve, non loin de la chapelle, la prison seigneuriale, et où se rendent, au milieu des instrumens de tor-

ture, les jugemens de la haute et moyenne justice des seigneurs de Tizé. Les regards de la noble châtelaine et de sa fille se rencontrent pleins de larmes, et semblent se dire : Plus d'espoir !

Elles étaient plongées dans un profond abattement, et debout, immobiles à la même place, lorsque le révérend entra, sans être annoncé, et s'inclinant respectueusement :

— Très-haute et très-pieuse dame, dit-il en s'adressant à la mère de Ludovie, dont les regards, à son aspect, s'animent d'un rayon d'espérance, vous m'avez fait mander : j'accours à vos ordres. S'agit-il de porter des consolations et des secours dans quelque chaumière ?

— Hélas ! répondit la châtelaine, j'avais, il est vrai, l'intention d'employer encore

aujourd'hui vos généreux soins près d'autres affligés.

— Quel chagrin, ma noble dame, le ciel vous a-t-il donc envoyé, à vous si bonne, pour vous éprouver? Auriez-vous perdu tout espoir de fléchir votre époux et redouté maître, en faveur de l'union de votre jeune et gracieuse damoiselle avec le fils du sire de Brais, le noble mais pauvre jouvencel Arthur?

— Mon père, dit Ludovie à demi-voix en tremblant, Arthur va partir pour la croisade.

— Mais il peut racheter son vœu, ma gente damoiselle.

— Je possède quelques bijoux, reprit la châtelaine; j'espérais, dans l'intention d'être utile à Arthur, les échanger contre de

l'or avec un Juif venu ce soir, pour son malheur, nous demander l'hospitalité....

— Un Juif! interrompit le moine : toujours des Juifs! Ces mécréans vont s'épandre comme une nuée d'oiseaux de proie sur le pays. Ils savent qu'on prêche la croisade; ils viennent faire leur curée et ruiner nos nobles seigneurs.

— Le sire de Tizé l'a enfermé dans sa tour de justice, continua la dame.

— C'est une action agréable à Dieu! reprit le frère; torturer un Juif, c'est gagner le ciel....

— Et son argent! ajouta la dame avec une amère ironie.

— Saint Benoît! s'écria le moine, qui pensa que si le châtelain se procurait de l'or par ce moyen, il oublierait la dona-

tion, l'argent d'un Juif doit être purifié en passant par nos mains, avant d'être consacré à un usage aussi saint que la croisade. Je vais détourner le sire de Tizé d'un projet si odieux au ciel.

— Allez, mon père, disent à la fois les deux femmes, et faites qu'on épargne ce pauvre Juif.

Le moine allait franchir le seuil. La châtelaine l'arrêta, et le tirant à part :

— Mon père, dit-elle à voix basse, si vous vouliez recevoir ces bijoux, que je destinais au Juif pour la liberté d'Arthur?

— Ces bijoux ! répondit le moine en hésitant, impossible ! vous ne pouvez en disposer sans l'aveu de votre noble maître. Combien valent-ils ?.... Mais non, c'est inutile.... Envoyez-les moi demain à l'église dans un petit coffret, avant le ser-

mon, nous verrons..... J'ai une idée....  
Cependant, noble dame, je ne vous engage à rien.

En achevant ces mots, entrecoupés de réticences et d'hésitations, le religieux sortit. Toute la nuit, on vit une lumière rougeâtre éclairer l'une des fenêtres de la tour où se rendait la justice féodale; des cris étouffés s'en échappaient par instans comme le dernier râle d'un mourant; un bruit d'instrumens de fer, qui grinçaient sous les efforts qu'on leur faisait faire, mêlaient leurs sons lugubres à cette voix expirante, qui semblait demander grâce à ses bourreaux.

Si tous ne dormaient pas au manoir de Tizé, on n'était guère plus tranquille dans les chaumières des environs et au bourg seigneurial de Cesson. La nouvelle de la

croisade qu'on allait prêcher, s'était partout répandue. Toute la population était en émoi, depuis les femmes jusqu'aux enfans, qui, se groupant sous la conduite du plus entreprenant de leurs compagnons, marchaient par bandes, au milieu des champs, à la découverte des infidèles. A une autre époque, des milliers de ces jeunes fanatiques quittèrent leurs villages, et allèrent périr de misère sur divers points de la France, avant d'avoir pu atteindre le port où ils avaient formé le projet de s'embarquer pour la Palestine. Nous dirons plus tard l'histoire d'une de ces bandes, sortie de Bretagne en 1213, et à la destruction de laquelle il n'échappa que deux petits malheureux, modèles d'amitié dans leur désastre. Quant à ceux de l'époque dont nous parlons, leur zèle était loin d'être aussi brûlant. Quelques fossés, quel-

ques clôtures, quelques oiseaux furent les seules victimes de leur humeur dévote et belliqueuse. L'ardeur pieuse de leurs parents était aussi bien loin d'égaliser l'enthousiasme allumé dans les âmes de leurs contemporains, Pierre L'Ermite et saint Bernard, au temps des premières croisades. Quelques-uns, il est vrai, préparèrent avec une joie fanatique leurs armes, qui depuis long-temps n'avaient quitté le mur, où elles étaient suspendues, que pour guerroyer de castel à castel; mais le plus grand nombre, enlacé par des affections de famille, ou cédant à des terreurs fondées sur l'expérience de leurs aïeux, maudirent la triste nécessité où ils allaient se trouver de suivre leur seigneur suzerain, ou de se ruiner pour racheter leur vœu de pèlerinage. Le lendemain, dès que l'aube commença à paraître, les chemins des environs

se couvrirent d'une foule empressée qui inonda le bourg du sire de Cesson. L'église ne pouvant contenir une pareille affluence, une vaste prairie servit de théâtre à la solennité. Le moine, que nous avons vu au manoir de Tizé, fit un discours où, après un long exorde dans lequel les citations se serraient comme des combattans, il parla de la pieuse obligation de prendre la croix, et de ne pas imiter ces lâches chrétiens qui ne pouvaient faire le sacrifice de leur or et de leurs bijoux pour venir au secours des croisés. Il répéta souvent que le tronc des pèlerins attendait les offrandes de ceux qui ne pourraient partir.

En disant ces mots, qui revenaient sans cesse et sous diverses formes, comme l'idée principale du sermon, frapper les oreilles paresseuses des auditeurs, avec

l'impitoyable tenacité d'une cloche, le moine dirigeait ses regards vers la châteline, conseil muet que celle-ci comprenait bien, mais qu'elle n'osait suivre. L'œil de son terrible époux était fixé sur elle, et semblait s'inquiéter de ce que pouvait contenir un petit coffret de bois de noyer qu'elle cachait sous sa mante d'hermine. Le mouvement qu'elle avait commencé pour aller déposer son offrande sur l'autel, s'arrêta sous le regard de son redouté sire et maître.

Le prédicateur, déconcerté de voir échouer son plan, passa à sa péroraison, où il s'efforça de peindre, sous les couleurs les plus pathétiques, les souffrances de la chrétienté en Orient. Tout le monde versa des larmes et jura de venger le saint nom du Christ. Profitant de l'émotion générale, l'adroit prédicateur, qu'on

aurait pu nommer aussi à bon droit *l'habile pêcheur* d'hommes, jeta au milieu de l'assemblée une pluie de croix de drap rouge qu'on se disputa de tous côtés, et qu'on s'empressa d'attacher sur l'épaule droite, les uns par véritable enthousiasme, les autres par fausse honte ou par crainte. Le sire de Tizé, qui se trouvait là aux premiers rangs avec sa famille, montrait avec orgueil la croix qu'il avait attachée la veille sur son manteau. Il en plaça une nouvelle au front de son casque, et se hâta d'aller en présenter à son voisin, le sire de Brais, Alain le Jambu, et à son fils, le jouvencel Arthur, qui sentit sa main trembler en surprenant un regard mélancolique de Ludovie.

— Allons ! beau damoiseau, lui dit-il, prenez ; nous verrons si vous ne savez

causer avec les ennemis de la croix qu'à travers les fleuves de la Judée.

— Arthur silencieux serra avec fureur la poignée de son épée à deux mains.

— Par la coiffe dieu ! continua le sire de Tizé, j'aime cette noble indignation ; elle nous promet un vainqueur de plus. Sire de Brais, vous pouvez remettre le commandement de vos vassaux à ce jouvencel. Voyez comme il rougit au seul nom des infidèles.

Le pauvre Arthur rougissait, mais de colère. Pourtant il fallut se contenir. Il trouva la récompense de ses efforts dans les yeux de Ludovie.

Enfin l'assemblée se sépara en entonnant de pieux cantiques, qui retentirent dans les campagnes toute la journée, jusqu'à ce que chaque pèlerin fût rentré dans

sa demeure. Le zèle d'un grand nombre n'alla pas plus loin. A peine de retour au château, Ludovie et sa mère s'enfermèrent tristes dans leur appartement. Le sire de Tizé ne les avait quittées qu'à ce moment ; sa vue jalouse les surveillait comme s'il eût connu et voulu déconcerter leurs projets. Elles se regardaient d'un air mélancolique, lorsqu'un bruit de voix confuses, qui se fit entendre dans la cour, attira leur attention, et elles s'approchèrent de la grande fenêtre à croix de pierre ; elles virent le Juif à demi-mort sortir de la tour, ballotté, injurié par les domestiques du sire de Tizé. La noble châtelaine allait donner des ordres pour qu'on cessât de tourmenter, et qu'on amenât près d'elle le pauvre Samuel, quand elle aperçut Arthur écartant, repoussant, culbutant les domestiques et délivrant le Juif, qui le re-

mercia, les mains jointes, d'un air reconnaissant ; — puis parut écouter avec une visible répugnance quelques mots qu'Arthur lui dit tout bas.

— De l'argent ! de l'argent ! murmura le Juif quand Arthur l'eut quitté ; ils n'ont que cela à me dire. Je n'ai pas les coffres du roi de France dans mes poches, mon pauvre jouvencel, et votre jeune épée serait trop maigre nantissement pour pareil trésor. Un pèlerin vit de peu. Allez, vous en aurez plus de mérite.

Samuel, précédé d'un domestique qui paraissait plutôt fuir devant lui que le guider, entra bientôt dans la chambre où l'attendaient la dame de Tizé et sa fille.

— Malheureux ! dit la mère de Ludovic, tu as bien souffert ; repose-toi sur ce

siège. Faites apporter quelque nourriture ;  
ma fille. Voyez comme il est faible !

— La bénédiction du ciel soit sur vous  
et votre gracieuse enfant. Samuel est bien  
pauvre ; mais ses jours sont à vous.

— Et c'est moi, reprit la châtelaine ,  
qui ai attiré ces tortures sur vous !

— Ne vous accusez point, généreuse  
dame ; c'est moi qui suis venu imprudem-  
ment chercher ici l'hospitalité, qu'on m'y  
avait, il est vrai, accordée plus d'une fois  
dans vos'étables. Je ne m'attendais pas à y  
trouver cette fois des tourmens aussi cruels.  
Dieu d'Abraham ! votre noble époux croit-  
il que j'ai de l'or dans les os pour me les  
briser ainsi ? Maltraiter Samuel ! pour lui  
arracher des trésors ! lui qui n'a pas un  
*Johan*, une *maille* ! Samuel le plus pauvre  
des enfans de sa tribu persécutée ! Toute

la nuit on m'a brûlé les pieds, arraché des dents, serré les pouces, étouffé à demi, et l'on n'a pu me trouver un agnel. Las de me tourmenter envain, les bourreaux m'ont enfin relâché, et je serais peut-être mort sous les coups de vos varlets sans la généreuse pitié de ce noble sire Arthur et la vôtre, nobles dames. Je rends grâce au ciel des consolations qu'il m'envoie en ce moment. Que ne m'accorde-t-il les moyens de reconnaître vos bienfaits ?

— Mangez, reprenez des forces, bon Israélite, lui dit la dame de Tizé.

Ludovie venait de rentrer, suivie d'un domestique chargé de quelques mets, qui pensa reculer d'effroi en voyant pour qui on l'avait fait venir, et ne s'approcha que le moins possible de la bête immonde.

— Hélas ! dit le Juif avec une plainte

arrachée par la douleur, mes pieds me font souffrir horriblement. De grâce, bonne et noble dame, un peu de linge et d'eau fraîche.

La châtelaine ordonna au domestique d'apporter de l'eau. Elle chercha dans un grand coffre, et en tira un morceau de tissu de coton, moins rare alors que ceux de chanvre et de lin, par suite des fréquentes relations que les croisades avaient établies avec l'Orient. Elle remit ce tissu au domestique, et lui ordonna de laver et d'envelopper les pieds endoloris du pauvre Juif. Le domestique détourna la tête avec horreur, et pâle comme si on lui eût commandé un crime, il se prosterna aux pieds de sa maîtresse, en la conjurant de lui épargner une telle humiliation. La dame, pour toute réponse, se saisit du tissu, et

elle allait s'acquitter, non sans une secrète répugnance, du devoir prescrit par l'humanité. Le Juif ne permit pas à la noble dame de faire ainsi violence à ses habitudes; il s'empara à son tour du tissu, et se pansa lui-même, en comblant de remerciemens sa noble bienfaitrice.

— Demandez, lui disait-il, la vie de Samuel; elle est à vous, généreuse et noble dame!

— J'exige, répondit-elle, un prix moins élevé des faibles soins que je vous ai donnés, bon Samuel. Quelques écus d'or, dont j'ai le plus pressant besoin en ce moment, échangés contre quelques bijoux que je possède, paieraient amplement tout ce que j'ai fait pour vous.

— Par le chef de Moïse! répondit le Juif en se courbant par habitude, demandez à

Samuel sa vie, et non de l'or. Peut-il vous donner ce qu'il n'a pas?

— Mais au moins, reprit la dame en parlant bas, vous pourriez peut-être par vos amis, vos compatriotes?...

L'Israélite releva lentement la tête, promena des regards inquiets autour de lui, et dit à voix basse :

— Si nous étions seuls!...

Le domestique avait fui en voyant les yeux de Samuel se porter sur lui. — Un signe de la dame de Tizé à Ludovic suffit pour qu'elle s'éloignât dans l'embrasure d'une fenêtre de la vaste salle. Samuel alors entraîna la dame à l'autre bout de l'appartement, et lui parla si bas, si bas, qu'elle fut obligée de lui faire répéter ses premières paroles.

— Parlez sans crainte, lui dit-elle, bon

**Samuel.** Pourrez-vous me rendre le service que je vous demande?

— Oui, noble dame, reprit-il un peu plus haut, par un de mes compatriotes, comme vous l'avez dit. Samuel est pauvre, mais il a des amis. Cependant, pour que je puisse faire ce que vous désirez, noble dame, il faut que les portes du château...

— Elles seront ouvertes pour vous.

— Avec hospitalité?

— Avec hospitalité.

— Et le redoutable sire votre époux?...

— Il est occupé, au dehors, de l'armement de ses vassaux, et ne rentrera que le soir. Combien vous faut-il de temps?

— Deux, ... oui, deux heures ou trois, ma noble dame.

— Allez, bon Samuel; hâtez vos pas, et comptez sur ma reconnaissance.

— N'avez-vous pas déjà trop fait pour le pauvre Samuel, ma noble dame, dit le vieillard en reprenant sa toque jaune et son long bâton ? J'irai aussi vite que me le permettront mes pieds souffrans.

Il sortit et traversa les cours, sans être insulté cette fois : on respecta celui que la maltresse avait si bien accueilli. Hors de la porte extérieure, il prit le chemin du moulin seigneurial ; puis il suivit un sentier détourné qui s'élève sur un coteau escarpé, et, après avoir fait une centaine de pas, jetant un regard rapide autour de lui, il s'élança dans une espèce de ravin couvert d'arbres et d'épines, où il disparut. Au bout de quelques instans, pendant lesquels aucun mouvement ne se fit sentir dans les bûissons, cette physionomie maigre et jaune surgit lentement, et par degrés, du milieu des broussailles. Ses yeux se dirigè-

rent long-temps, et avec précaution, de tous les côtés. Enfin, le prudent Samuel se hasarde à faire un pas, et s'achemine vers le noble manoir. Un groupe de vassaux armés était déjà dans la cour intérieure, lorsque Samuel, le dos voûté, la tête basse, s'avança, presque rampant, le long des étables et des écuries, cherchant à passer inaperçu; mais le pauvre Samuel eut beau s'amoindrir, il fut bientôt reconnu et arrêté.

— Halte-là! chien de mécréant : où vas-tu exercer ton damnable négoce?

— Mes bons Seigneurs, dit le Juif en se courbant encore davantage.....

— Ne te raille pas de nous, maudit infidèle : nous ne sommes sires ni seigneurs; mais tu n'en paieras pas moins tes dents au poids de l'or, si tu veux conserver ce qui t'en reste.

A ces mots, Samuel se redresse, et fixant sur ses interlocuteurs ses yeux gris et perçans :

— Quoi ! leur dit-il, les vassaux du noble et puissant seigneur de Tizé oseraient maltraiter un homme qu'il a pris sous sa protection !

— Ah ! ah ! répliquèrent les hommes d'armes avec de bruyans éclats de rire, combien de florins à l'*escu d'or* t'a coûté cette protection ? Est-ce à la dixième dent que tu as consenti à ouvrir ta ceinture ? Voyons, comptons ce que tu l'as payée.

— Mes amis, se hâta de répondre le Juif en mettant entre eux et lui une certaine distance, craignez la colère de votre noble maître, s'il apprendrait qu'on eût dérobé un seul denier parmi ceux que je lui

apporte. Hélas ! Samuel est bien pauvre ; mais ce qu'il possède est à votre seigneur.

— Bien parlé ! répondirent les hommes d'armes. A cette condition, nous te laissons aller sans droit de péage. Tu paieras double à la première rencontre.

Samuel profita de l'instant favorable, et monta assez lestement dans la salle où l'attendait la dame de Tizé.

— Eh bien ! lui dit-elle, bon Samuel, avez-vous trouvé quelqu'un de vos compatriotes ?

— Oui, ma noble dame, pas bien loin d'ici ; ce qui fait que je n'ai pas été aussi long-temps que je l'avais pensé d'abord.

Et, tout en disant ces mots, il pousse le verrou qui servait de serrure à la porte, fait sa ronde dans chaque coin, puis, revenant près de la dame, tire de dessous un

triple pourpoint une ceinture qu'il ouvre avec précaution ; puis, il en ôte, un à un, et étale sur une petite table, les écus d'or, les agnels, les nobles, les gros-tournois, les florins, les johans, et presque toutes les monnaies alors en usage dans l'Occident. Pendant ce temps, la dame tire d'un petit coffre de bois de chêne ciselé quelques bijoux en or et en pierres précieuses, qu'elle dépose sur la table. Samuel promène alternativement ses regards de ses pièces aux bijoux ; il soupèse ceux-ci, en examine le travail, puis compte un certain nombre de pièces d'or qu'il place auprès, en disant :

— Ma noble dame, voilà, en conscience, tout ce que je puis donner en échange de ces bijoux. Si le pauvre Samuel avait quelque chose à lui, il ne vous demanderait rien qu'un petit billet avec une croix de votre main. Il vous promet du moins que

vous rentrerez dans la possession de vos bijoux, à votre bon plaisir, en restituant cette faible somme, sans intérêts,.... oh ! sans intérêts !...

Un soupir involontaire échappa au pauvre Juif, qui ajouta :

— Vous n'aurez qu'à faire dire un mot à Samuel, à Rennes, rue.... rue.... près la porte *Aivière* (1).

— Cela suffit, dit la dame; je vous devrai encore de la reconnaissance.

— Je vous en dispense !.... s'écria derrière eux une voix tonnante, en même temps qu'une large main s'allongeant par dessus l'épaule de Samuel, s'empara de l'or, de la ceinture et des bijoux.

(1) Samuel n'osait dire rue aux Juifs, près de la rivière à l'endroit où s'éleva depuis l'hospice Saint-Yves, fondé en 1358, par Eudon Le Bouteiller, prêtre de Tréguier, en mémoire des bienfaits de son illustre compatriote envers l'humanité.

C'était le redoutable sire de Tizé, qui, étonné de trouver la porte principale de la salle fermée, était entré, sans bruit, par une autre petite porte dont il avait la clé, et s'approchant par derrière, à pas de loup, avait surpris les coupables. S'il y avait eu des glaces dans ce temps-là, l'une d'elles aurait pu trahir ses mouvemens ; mais les belles du XIII<sup>e</sup>. siècle ne connaissaient encore, pour se mirer, que de petits morceaux de métal luisant ou argenté, qui étaient loin de reproduire les images avec la même vérité que nos moindres miroirs.

Le pauvre Samuel disparut sous la table, comme anéanti par la foudre. La dame tomba sur un siège, à demi-évanouie. Le sire Raoul, sans s'occuper d'eux, ramassa avec soin le butin qu'il venait de faire, le jugeant d'aussi bonne prise que celui qu'il récoltait souvent sur les caravanes de mar-

chands passant sur ses domaines, avec ou sans permission ; puis, tirant le pauvre Israélite du gîte où il s'était blotti :

— Maudit Juif, lui dit-il, je vois que la torture n'est pas le meilleur moyen de t'arracher ton or. Va, chien de mécréant, je te rends la liberté. Je m'adresserai désormais à la dame de Tizé, pour te faire obéir.

L'honnête Samuel ne se le fit pas dire deux fois et s'esquiva, sans souffler un mot.

— Allons ! Madame, dit le brutal seigneur en agitant fortement le bras de sa femme, réveillez-vous et recevez mes remerciemens. Vous m'apprendrez, j'espère, votre secret. — Ludovie, dit-il à sa fille qui entrainait, votre mère a besoin de vous.

Et il se retira brusquement.

Grâce aux soins empressés de sa fille, la châtelaine reprit bientôt ses sens. Elle apprit à Ludovie ce qui venait de se passer; elles pleurèrent ensemble.

— Ma fille, dit la châtelaine, le ciel nous punit de désobéir à ton redouté père.

Cependant le bon Samuel avait hâte d'être hors des domaines du sire de Tizé. En se glissant le long des haies, il entendit des pas précipités derrière lui, et redoubla de vitesse, sans oser détourner la tête. Enfin à l'extrémité d'un champ, sur les limites de la seigneurie de Tizé, il s'aperçut que c'était une femme qui le suivait; il marcha moins vite, regarda plusieurs fois, reconnut la jeune châtelaine, et s'arrêta :

— Le ciel soit loué! Ce ne peut être

rien de funeste, dit-il en croisant dévotement les mains sur sa poitrine.

Ludovie fut bientôt près de lui.

— Bon Samuel, lui dit-elle essoufflée et toute rose de sa course, je sais ce qui vous est arrivé. Voici d'autres bijoux..... Ce sont les miens..... Ils sont de bien peu de valeur..... Mais prenez, prenez..... Un jour ma mère reconnaîtra mieux le service que vous avez voulu lui rendre, et... s'il vous reste encore quelque moyen.....

— Je suis pillé, ruiné, assassiné, ma noble damoiselle, s'écria le Juif. Où voulez-vous que j'en trouve d'autres ressources?

— Je ne sais, reprit la jeune fille d'un air désolé; mais nous vous rendrions au double tout ce qu'on vous a ravi, tout ce que vous nous prêteriez.

— Bonne et généreuse demoiselle, dit le Juif, en prenant et examinant minutieusement les objets qu'elle lui présentait.

Puis il marmottait en les tournant entre ses doigts :

— Une bague... un collier... une petite croix... une aiguille à passer dans les cheveux... Se priver ainsi de sa parure !

La main du Juif commença un mouvement pour rendre les objets à la jeune fille et s'arrêta.

— Je vais vous livrer, dit-il d'un air de regret, ma dernière ressource, mon pain ! Et il déposa la bague, le collier, la croix et l'aiguille au fond d'une large poche de son haut de chausse, d'où il tira un petit couteau, avec lequel il se mit à détacher de son vêtement des boutons de laine très-enflés, qu'il ouvrit et d'où tom-

bèrent une multitude de petites pièces nommées *Agnels*. Quand Samuel eut extrait et compté un certain nombre de ces pièces, il les remit à la jeune damoiselle, en lui disant que c'était tout ce qu'il possédait.

Ludovie s'en saisit avec joie; elle eût presque embrassé le pauvre Samuel, s'il ne se fût éloigné en appelant sur elle toutes les bénédictions du ciel. Elle se hâta de regagner le château, en comptant et repassant dans sa mémoire combien elle avait de pièces.

— Vingt-cinq ! dit-elle. Oh ! cela doit suffire.... Ma mère, ma bonne mère, Arthur ne partira pas.

A peine avait-elle parcouru la moitié du chemin, qu'elle rencontra un jeune villageois, dont la démarche lente et incer-

taine annonçait la tristesse, et qui semblait essuyer quelques larmes en marchant. Il se dirigeait aussi vers le château ; elle l'atteignit bientôt, et le reconnut pour un homme lige du domaine de Tizé.

— Qui vous fait répandre ainsi des pleurs, Amaury, lui dit-elle ?

— Noble damoiselle, répondit le jeune garçon avec un soupir, on me force à quitter ma vieille mère et Marie, ma fiancée, pour aller guerroyer en Palestine.

— Cette croisade, dit Ludovic, ne fera donc que des malheureux ! Ne pouvez-vous racheter votre vœu ?

— J'ai vendu ou engagé tout ce que je possède. Je me suis empressé d'en porter le prix au religieux qui a prêché la croisade. J'avais juste la moitié de ce qu'il fallait.

— Combien avez-vous, interrompit Ludovie?

— Vingt-cinq agnells, ma noble damoiselle, et il en faut cinquante.

— Arthur ! Ma mère ! dit Ludovie à demi-voix, en posant la main sur son cœur.

— Vous pâlissez, vous souffrez, ma noble damoiselle, lui dit le jeune garçon. Reposez-vous sur ce tronc d'arbre... Vous avez prononcé le nom d'Arthur... Oh ! je devine... Rassurez-vous... Il pourra, lui, racheter son vœu, tandis que moi....

Le villageois s'interrompit, regarda d'un air douloureux la jeune châtelaine qui murmura ces mots :

— Arthur n'est pas plus heureux !

— Par saint Mauran ! (1) l'un de nous deux peut l'être, et ce sera lui, dit le jeune garçon. Prenez, prenez, noble damoiselle, et courez le sauver, tant que vous le pouvez encore. Le départ n'est pas éloigné; votre redouté père l'a fixé à quelques jours d'ici.

En même temps, il laissa tomber ses vingt-cinq pièces sur la robe de Ludovie, plongée dans sa douleur, et s'éloigna en disant :

— Par mon saint patron ! le noble Arthur souffrirait quand je puis le soulager ! Lui qui tant de fois arracha de la misère mes pauvres parens et ceux de Marie; lui qui, l'hiver dernier, exposa sa

(1) L'un des quatre prieurés qui, avec Saint-Sauveur, composaient tous les établissemens religieux de la première enceinte de Rennes, outre la cathédrale Saint-Pierre, dont ils relevaient.

vie pour conserver la mienne, quand je me débattais vainement contre les flots qui m'entraînaient sous la roue du moulin ! Non, non... qu'il reste près de celle qu'il aime !... Marie !... Ma mère !... Oh ! Marie !...

Et le pauvre Amaury pleurait amèrement.

Ludovie, revenue à elle-même, s'élança pour l'arrêter. Il avait disparu. Elle revenait pensive au château, quand, le long des murs, qui enfermaient l'immense jardin, séparé du reste des fortifications, elle rencontra Arthur qui accourut près d'elle avec la légèreté d'un daim.

— Mon amie, lui dit-il en s'emparant de sa main, qu'avez-vous espéré ? Votre message d'hier soir m'a fait bien du mal.

Le fils d'un gentilhomme doit-il donner l'exemple de la lâcheté et de l'infidélité envers Dieu?

— Arthur, répondit la jeune fille, d'une voix faible, voulez-vous donc abandonner votre amie?

— Ludovie aimerait-elle encore Arthur couvert du mépris des gentilshommes ses pairs et ses voisins?

— Toujours! répondit Ludovie. Avez-vous oublié ma devise : *Votre je suis, point n'aurai d'autre sire?* Mais le moyen que je vous offre blesse-t-il donc l'honneur d'un noble et bon gentilhomme? Combien ont ainsi racheté leurs vœux!

— On a soupçonné leur courage, leur foi, et, par mon épée! celui qui oserait me railler sur ce point, connaîtrait bientôt ce que pèse mon bras.

— Arthur, vous n'aimez plus Ludovie.

— Par Saint-Gréal ! ne prononcez pas un tel blasphème. *Votre je suis, point n'aurai d'autre dame.* Un jour je reviendrai vous le prouver en ces lieux.

— Arthur, je n'y serai plus !

A ces mots prononcés d'un son de voix déchirant, Ludovie tomba à genoux, les yeux levés au ciel, et les mains croisées sur son sein.

— Mon Dieu, dit-elle, recevez votre fille en grâce !

— Ludovie, dit Arthur en l'entourant de ses bras pour la relever, tout plutôt que le malheur dont vous me menacez !... Parlez, je ferai ce qu'il vous plaira m'ordonner. Vous êtes ma suzeraine avant

tout. Votre amour me consolera du mépris de mes égaux; qui me consolerait de votre perte? Rien; ma vie est la vôtre.

— Je retrouve mon Arthur, dit Ludovie en se relevant. Tiens, prends cet or, et va trouver le religieux qui reçoit les dons des croisés.

Arthur presse silencieusement la main de Ludovie, puis l'abandonne, s'éloigne lentement, détourne à chaque pas la tête vers son amie, toujours là, immobile à la même place, jusqu'à ce qu'elle l'ait perdu de vue. Alors elle essuie sa paupière humide, et regagne émue l'appartement de sa mère.

Arthur a été faible un moment, comme les amans de tous les siècles; ne le blâmez pas! — Ne blâmez pas Ludovie d'avoir agi d'après les idées de son siècle, en dis-

posant de la fortune du serf comme de chose à elle appartenante. Le tien et le mien n'étaient pas séparés d'après les mêmes règles qu'aujourd'hui. Convenance, délicatesse, étaient des lois morales inconnues alors dans les rapports sociaux du faible et du puissant. L'humanité, ce grand mot de tous les âges, n'avait pas la même signification que de nos jours, et cependant la religion du Christ était descendue sur la terre; Saint-Louis régnait sur la France, et rendait sa justice sous les chênes de Vincennes! Gardez-vous donc des comparaisons; comparer est souvent une mauvaise mesure.

Arthur, en passant près d'un bouquet d'arbres, fut tiré de sa rêverie par des plaintes. Il s'approche et voit une jeune fille baignant de ses larmes le gazon où elle était assise.

— Qui peut vous causer ce chagrin, ma jouvencelle, lui dit Arthur ?

— Hélas ! mon noble sire, prendriez-vous en pitié les pleurs d'une pauvre vassale ?

— Parlez, ma jeune fille, et si Arthur peut quelque chose pour votre consolation, croyez qu'il n'y épargnera ni sa bourse ni son épée.

La jeune fille leva vers lui de beaux yeux pleins de larmes éloquentes, et lui dit en sanglottant :

Mon noble sire, que Dieu vous console dans vos chagrins comme vous consolez les autres, et qu'il confonde les méchants qui veulent m'enlever mon fiancé ! Vous connaissez Amaury, le plus vaillant garçon qui soit dans toutes les seigneuries voisines ; ils l'ont forcé à prendre la croix

pour aller en Palestine, et moi je mourrai seule ici près de mes vieux parens.

— Non, ma belle fiancée, vous ne mourrez point loin de votre Amaury. Il restera près de vous et de vos vieux parens.

— Hélas! il n'a pas de quoi racheter son vœu, soupira la jeune fille.

— Gardez-moi le secret, et allez relever votre fiancé de son vœu, lui dit Arthur en glissant ses pièces d'or dans la main de la jeune villageoise.

La jeune fille, étonnée et joyeuse, tomba à genoux, remerciant le ciel et sire Arthur.

Ce dernier avait disparu.

Quelques jours après, on vit un grand mouvement d'armes, d'hommes et de chevaux dans la cour du château de Tizé. La

riche bannière du seigneur châtelain flottait décorée de ses armoiries, au haut d'une longue perche, sur la principale tourelle. C'était le signal qui devait réunir les vassaux pour le départ. Des messagers étaient allés en outre les sémondre sur tous les points de la seigneurie. Des ménestrels allaient partout chantant des sirventes, en s'accompagnant sur leur vielle. Les croisés, excités par ces chants belliqueux, arrivaient par tous les chemins, suivis de leurs familles ou de leurs amis. On avait voulu retarder l'instant des adieux ; on se promettait de ne se quitter que sur les limites des domaines de Tizé. Tout le monde répétait un saint cantique, interrompu souvent par des sanglots de femmes. Quelques-uns marchaient tristes et silencieux.

Arthur avait caché à Ludovie l'usage

qu'il avait fait de l'or qu'elle lui avait remis. Marie, la jeune fiancée, avait aussi gardé le secret de sire Arthur. Mais enfin le moment du départ approche; il n'y a plus moyen de la tromper. Depuis trois jours il réfléchit, il hésite. Tout son courage s'évanouit quand il pense aux reproches de son amie. Cependant il faut partir; l'honneur chevaleresque, la crainte du mépris l'entraînent. Il entend, avec une sorte d'ivresse, le bruit des armes, les sons du cor, le hennissement des chevaux qui semble l'appeler. Il oublie ses sermens à son amie pour ceux qu'il a faits à Dieu. Mais s'éloigner sans l'avoir vue lui serait impossible. Couvert de son haubert d'acier et de sa cotte d'armes, il s'achemine, inaperçu dans la foule, vers l'appartement de la dame de Tizé. Quelle est sa surprise! Ludovie et sa mère sont en costume de

voyage. Ludovie, pâle comme un lys, jette un coup d'œil mélancolique à Arthur.

— Que vois-je, s'écrie-t-il? que présagent ces préparatifs?

— Arthur, dit Ludovie en posant sur la sienne une main glacée, vous m'avez trompée, vous partez! Vous ne me défendez pas de vous suivre.

Arthur allait répondre; elle l'arrêta :

— Je sais tout, lui dit-elle, et votre générosité et votre manque de foi. Arthur, je vous suivrai, je vous soignerai, si le fer des infidèles.... Je mourrai près de vous, ou nous reviendrons ensemble.

Et votre père, Ludovie! votre époux, noble dame! reprit Arthur en s'adressant à la châtelaine.

— Mon seigneur et maître, répondit la dame avec fermeté, ne peut m'empêcher

de suivre l'exemple de la reine Marguerite de France, de la comtesse d'Artois, de la duchesse de Poitiers, qui ont pris la croix et résolu d'accompagner leurs nobles époux à la guerre de Dieu.

— Mais Ludovie et vous, noble dame, ces fatigues sont au-dessus de vos forces.

— D'autres femmes, répliqua la châtelaine, les supporteront bien.

Toutes les objections d'Arthur échouèrent contre ces mots de Ludovie :

— Arthur, vous me repoussez ! prononcés avec amertume.

Dieu le veut ! dit-il, nous partagerons le même sort. Que le ciel nous protège sur ces plages brûlantes de Syrie !

Le son d'une trompe annonça l'instant du départ ; ils descendirent dans la cour.

Les vassaux, rangés sur deux files, étaient irrégulièrement armés de lances, de haches d'armes, de maillets, de longues épées à deux tranchans, de fauchards ou d'arbalètes. Un homme, mieux armé que les autres, parcourait les rangs, suivi du sire de Tizé, et faisait une espèce d'appel ou dénombrement.

— Six vingts hommes, tous bien armés et équipés en guerre! dit-il enfin au seigneur Raoul.

Celui-ci, depuis quelques momens, avait perdu de vue l'opération de son cheftaine. Son attention était fixée sur le perron d'honneur.

— Oh! oh! s'écria-t-il, voici un nouveau renfort! et qui ne sera pas de petite importance! Halte-là! mes braves croisés, ajouta-t-il en s'avancant vers sa femme,

sa fille et Arthur, qui descendaient en ce moment les dernières marches du perron.

Puis se tournant vers le jeune homme :

— Sire Arthur, lui dit-il, allez annoncer à votre père, monseigneur Alain le Jambu, que je l'attendrai avec ses vassaux à la croix du vieux chêne, sur les limites de ses domaines. Nous ferons route ensemble, si tel est son bon plaisir et le vôtre, mon jeune cheftaine. — Et vous, ma noble châtelaine, continua-t-il d'un air ironique en s'adressant à la dame de Tizé, je vous sais gré d'avoir eu l'intention délicate de m'accompagner jusqu'aux confins de ma seigneurie, ou peut-être jusqu'au port d'Aigues, où nous devons nous embarquer avec le pieux roi de France Louis IX ! mais je vous dispense de cette fatigue. Recevez ici le baiser

d'adieu, et laissez aux femmes de nos vassaux des soins et une faiblesse indignes de la dame de Tizé.

— Vous dites vrai, mon noble sire; aussi prétends-je montrer plus de courage, une âme plus forte que les femmes de vos vassaux. Je vous suivrai à la croisade avec ma fille. De hautes et puissantes dames nous ont donné l'exemple. Je veux les imiter, sous votre bon plaisir!

— Par l'âme de mon père! qu'ai-je entendu? Il fera beau voir de nobles dames et des jouvencelles combattre les mécréans! Prenez nos harnais, vaillans croisés, nous resterons au logis. Mais ces épées, ces lances, ces armures sont trop pesantes pour vos faibles membres. Restez à filer ici pour la rançon de vos époux, s'ils

tombent par malheur dans les fers des infidèles.

— Nous adoucirons, reprit la châtelaine, les ennuis de votre captivité et les douleurs de vos blessures.

— Je veux que vous me gardiez ici l'héritage de mes pères et la foi que vous m'avez jurée. Rentrez dans votre manoir, dame de Tizé, votre sire et maître vous l'ordonne. Tel est mon bon plaisir, et n'en démordrai point pour des larmes de femme. Honte à moi ! Je serais le premier sire de Tizé qui se serait laissé attendrir.

— Eh bien ! sire Arthur, vous êtes encore là ! Votre père vous attend. Allez lui porter mon message. Il vous semble peut-être moins important que ceux qui vous sont donnés si ingénieusement le soir d'une rive à l'autre de la Vilaine ? Pieux

croisé, votre zèle est il déjà refroidi? Nous saurons le rechauffer. Nous prétendons ne pas laisser d'ennemi derrière nous.

Arthur, immobile, les yeux fixés sur Ludovie qui ne quittait pas ceux d'Arthur, ne savait plus ce qu'il ferait. Les paroles du sire de Tizé frappèrent en vain son oreille. Cependant il roule une pensée dans son esprit.

— S'il laissait partir le sir Raoul... Si Ludovie et sa mère consentaient à le suivre ensuite en secret... Mais comment faire comprendre ce projet à son amie en présence du terrible châtelain? Il prend le parti de s'éloigner un instant pour laisser partir le sire Tizé, et revenir bientôt retrouver secrètement Ludovie et sa mère.

A peine a-t-il fait quelques pas, Ludovie

s'élance avec un cri déchirant, s'attache à lui, et expire dans ses bras.

Le jouvencel Arthur, dit-on dans le pays, partit quelques temps après pour la croisade, et son ombre seule revint visiter la tombe de Ludovie.

**DUCREST DE VILLENEUVE.**

